

De l'égalité en classe ou la difficile gestion de la mixité

Autor(en): **E.J.-R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[92] (2004)**

Heft 1487

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282784>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

De l'égalité en classe ou la difficile gestion de la mixité

Dans le système scolaire suisse, la mixité est une évidence depuis bien des années. Pourtant, le fonctionnement de cette mixité et ses effets sur l'égalité des sexes reste très mal connu de celles et ceux qui assument la responsabilité pédagogique d'une classe. Confirmation par une étude empirique récente.

E. J.-R.

Depuis les années 70, d'innombrables études dans plusieurs pays occidentaux l'ont prouvé : dans les classes mixtes, les garçons attirent plus souvent et plus longuement l'attention sur eux que les filles, ce qui leur permet de se mettre en valeur et de s'affirmer davantage que leurs camarades féminines. Les enseignant-e-s ne sont apparemment pas en mesure d'équilibrer cette asymétrie et ne réussissent pas – dans l'idée d'une pédagogie égalitaire – à concilier deux faits notoires : la compétitivité des garçons et la réticence des filles.

Une étude empirique effectuée dans le cadre du Certificat de formation continue en Etudes genre à l'Université de Genève par Katharina Oechslin Imhof, confirme et nuance ces constats pour la Suisse au seuil du XXI^e siècle. L'observation a porté sur les interactions entre enseignant-e-s et élèves (âgé-e-s de 13 et de 18 ans) dans un lycée de Suisse alémanique.

A 13 ans : des garçons très compétitifs

Dans une classe, sur les 34 prises de parole des élèves, on peut identifier 12 « interrogations multiples » au cours desquelles s'instaure un dialogue entre l'enseignante et l'élève; ce même type d'interaction ne s'observe que 5 fois du côté des filles. Dans une autre classe, gérée par un enseignant, le déséquilibre est similaire : 10 interrogations multiples pour les garçons, 5 pour les filles. Si l'on observe le contenu des « interrogations multiples », on remarque également qu'elles sont plus valorisantes pour les garçons. Dans la première classe, le garçon qui se distingue par la plus forte participation bénéficie de trois interrogations multiples valorisantes, alors que la fille la plus active se voit reprocher d'avoir posé une question superflue ou n'a droit qu'à un échange extrêmement bref.

La domination de la parole masculine est aussi le résultat de la distribution des prises de parole. Dans la première classe, 12% des prises de parole masculines sont le résultat d'un choix direct de l'enseignante, sans que l'élève ait levé la

main ; ce même type de choix n'est enregistré pour aucune prise de parole féminine. En situation de concurrence par contre (plusieurs élèves lèvent la main pour répondre à la question), on constate un relatif équilibre dans la première classe; la visualisation de la compétitivité amène-t-elle l'enseignante à prendre conscience du fait qu'il lui incombe de traiter les élèves de manière égalitaire ? Cette hypothèse ne fonctionne toutefois pas dans la seconde classe, où la pression des garçons est plus forte. Les garçons identifieraient-ils l'espace pédagogique comme un territoire masculin du fait que l'enseignant est un homme ? Toujours est-il que l'enseignant, malgré un effort pédagogique mesurable (il interroge deux filles qui n'ont pas levé la main), ne parvient pas à gérer l'égalité, trop aux prises avec certains garçons dont les doigts levés en permanence focalisent l'attention.

A 18 ans : les filles s'affirment davantage

A la sortie de la puberté (18 ans) les filles parviennent à s'affirmer davantage. Le déséquilibre se modifie en leur faveur. Dans une classe, la durée de parole des garçons est inférieure à celle des filles (339 secondes contre 583) ; dans une autre, la présence des filles est aussi plus affirmée, même si la durée de parole des garçons reste légèrement supérieure (137 secondes contre 114). Comment expliquer ce changement ?

Une première hypothèse souligne le changement d'atmosphère, surtout dans la première classe. Les signes extérieurs de la compétitivité ont disparu (nombreux doigts levés) et le style de communication est plus coopératif que compétitif, à savoir que les questions posées appellent une multitude de réponses qui n'épuisent pas la complexité de la matière. Un tel climat serait-il favorable à la présence féminine et plus néfaste à celle des garçons ?

L'asymétrie dans la prise de parole n'est en tous cas pas le résultat d'une gestion de la mixité par l'enseignante en faveur des filles. Si l'on observe les interrogations multiples et la manière dont elles valorisent les élèves, on constate même un léger avantage en faveur des garçons. Tout porte à croire que l'asymétrie résulte plutôt du fait que les garçons s'abstiennent (pour des raisons que nous ignorons); ils laissent simplement le champ libre à leurs collègues de l'autre sexe, qui occupent le terrain.

Dans la seconde classe, la dominance féminine est plus discrète. Les filles interviennent plus longuement, elles s'expriment souvent sans être sollicitées, alors que la majorité des interventions des garçons sont le résultat d'une interrogation de l'enseignant. Ainsi, la présence féminine est réelle, même lorsque l'enseignant est un homme, qu'il agence les prises de parole en se focalisant lui-même nettement sur les garçons. Dans les deux classes observées, les filles s'expriment davantage que les garçons, quel que soit le sexe du professeur et la forme de l'enseignement (sous forme de discussion ouverte ou de questions-réponses).

Perspectives ?

L'asymétrie en faveur des filles dans les classes plus âgées – si discrète soit-elle – prouve que la domination masculine de l'espace pédagogique n'est pas immuable. A condition que la formation initiale et continue des enseignant-e-s intègre la sensibilisation aux stéréotypes de sexe véhiculés par les pratiques pédagogiques et la gestion de la mixité dans une perspective d'égalité.

Mais existe-t-il à ce propos une réelle volonté politique? La Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique est en tout cas consciente du problème : « Nous attirons l'attention sur le fait que la mixité n'est pas une condition suffisante pour réaliser l'égalité des droits à l'école. » La citation date de 1992 ... »